

dre: c'est toi qui m'as élevé comme cela. Je t'imagine dans ton petit salon, assise à ton bureau, ton visage fin et un peu grave assombri d'une tristesse muette. Tu as lu ton journal, et tu songes, devant la grande feuille dépliée. Les cloches de Saint-Sulpice chantent dans le soleil du printemps : l'Eglise, elle, a l'éternité. Mais toi, la petite-fille d'un grand soldat, qui as vu pâlir le ruban rouge gagné à Lutzen, sous le verre bombé du petit cadre noir, toi qui sais que les choses humaines sont fragiles, tu n'entends pas les cloches, tu ne vois pas le soleil de la matinée, tu essaies d'abriter ton rêve au fond de ton âme, pour qu'il ne se brise pas tout à coup. Et dans ma souffrance, j'en trouve une autre qui s'y mêle, c'est la tienne, parce que c'est toi qui m'as formé, et qui m'as donné un peu de ton âme: pas assez pour que je vaille très cher, assez tout de même pour que je ne sois pas vulgaire... Je suis depuis plus d'un mois sans nouvelles de toi ; jusque-là j'avais été gâté. Je recevais toutes les lettres en même temps: la joie en gros morceaux ne vaut pas la joie en miettes, dans certains cas... J'ai la foi la plus têtue que nous pouvons tenir, je l'aurai jusqu'à la déraison, jusqu'à la folie. Mais ma tristesse est si grande d'être si loin, et désarmé !..."

Voici maintenant des lettres écrites du front.

D'un jeune officier nouvellement promu :

"La victoire est proche, mais comment viendra-t-elle? Dieu seul le sait. Je brûle d'envie d'aller me battre de nouveau. Je ne pensais pas retrouver cet enthousiasme après mes deux ans de front. Probablement je vais retourner à mon ancienne compagnie, car j'ai été redemandé par mon chef de bataillon. Mon nouveau métier d'officier sera dur. Priez pour moi, afin que je sois un vrai chef, sachant donner en tout l'exemple."

D'un capitaine blessé, toujours souffrant, revenu au front (fin mai 1918):

"Ça se gonfle assez dur ici; mais les poilus n'ont jamais été plus beaux. Je souffre beaucoup, mais je ne m'en fais pas: je suis trop fier de mes chers petits gars du régiment. Accolade."

D'un lieutenant à l'ancien aumônier du régiment (fin juin 1918):

"Le cafard? Pas du tout. Optimiste? Oui. Nous les aurons, car nous ne sommes pas seuls à combattre. Vous, le lutteur d'hier, vous nous aidez. Vous êtes présent à notre souvenir, et au retour triomphal, vous aurez le droit de défiler, avec la canne, en tête du régiment."

Adieux à ses hommes par un chef de bataillon:

"Donnez à mon successeur ce que vous m'avez donné : si les chefs passent la France reste."

D'un autre officier (fin juin 1918) :

"Eh bien ! le vieux régiment vient d'être tout simplement superbe, devant Méry, faisant une atta-

que de trois kilomètres de profondeur, sans broncher, à une allure plus que gaillarde et sous des barrages d'artillerie et de mitrailleuses qui n'étaient pas dans une musette. Reformé depuis à peine trois jours, avec un tas de récupérés et de petits gosses qui n'avaient jamais vu le feu, il a pris part à l'attaque comme à la manœuvre, presque mieux; dès le soir, poussé en avant pour occuper le point le plus exposé des positions conquises, il a reçu (et comment !) pendant deux jours, les quatre plus violentes contre-attaques des Fritz, tous nos gars debout sur le parapet, balançant tout ce qu'ils avaient sous la main sur la gueule des Fritz, et les trois sections de contre-attaque qui restaient se tenant, baïonnette au canon, dans un bout de boyau. C'était joliment bien."

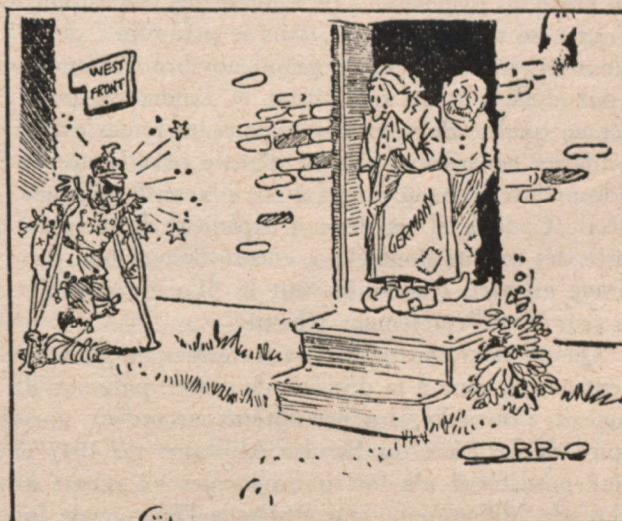
Tous ces beaux mots se répondent et s'accordent entre eux. Ils ne sont point outrés, ni préparés, mais naturels. Expression d'un cœur très fier dans le souffrance et dans le sacrifice, langage de l'artiste magnifique qu'il y a chez tant de Français. La survie de cet esprit de la race est la plus grande merveille de la guerre. Admirez-le, goûtez-le, aimez-le. Il est en fleur. Partout où on le comprend, n'en doutez pas, vous êtes en France. Les préjugés, les illusions, les erreurs du passé doivent alors être comptés pour peu de chose. Mais si vous rencontrez des malheureux que de telles paroles laissent indifférents,—il en existe,—ou qu'elles émeuvent même d'une secrète colère, n'hésitez pas non plus: dites-vous que vous êtes ailleurs.

Ce temps est comme celui du Jugement: les hommes s'y font connaître par le fond de leur cœur.

RENE BAZIN

de l'Académie Française

*L'Echo de Paris.*



LA GERMANIE : Pauvre Guillaume, il a remporté une autre grande victoire.

(Chicago Tribune).